

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 27

Artikel: Nouvelle : le marinier
Autor: Lys, Georges de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTROY



No 27

Supplément du Dimanche 3 juillet

1904

LE MARINIER (Nouvelle).

Dans une anse de la *lône*, le bras mort du Rhône perdu sous les saulaies, un battoir tapait; une claire chanson scandait les heurts sourds du bois sur le linge mouillé.

Une voix héla entre les branches :

— Perrine!

La lavandière leva les yeux; une onde de sang s'élargit, courut sur ses bras nus, ses épaules et son visage.

— Claude! soupira-t-elle, à l'aspect d'un jeune faucheur qui avait délaissé son travail à l'appel de la chanson et du battoir de la jeune fille.

Mais son élan de surprise heureuse s'interrompit; elle eut un recul apeuré.

— Oh!... laisse-moi! implora-t-elle. Le père a débarqué ce matin...

— Je sais, avec Pétrus Vallat.

— Oui, il vient chez nous pour la fête.

Une colère flambait dans les prunelles du gars; il riposta, les dents serrées:

— Et pour les accordailles, n'est-ce pas?... C'est pour ça que je te gêne.

— Claude! Claude! pleura la jeune fille, tais-toi! tu me fais peur avec tes paroles dures et tes yeux méchants.

— Ose dire que ce Petrus n'est pas ton galant?

Perrine secoua la tête; Claude insista:

— Alors que vient faire ici ce Vallat qui n'est pas du pays?

— C'est un compagnon du père, et ils se sont pris en amitié.

— Va, va, je vois clair; le nouveau venu en veut à la fille de son patron, à toi, Perrine Marnas, qui m'oublies pour ce faraud.

— Mon pauvre Claude, tu sais bien que je t'aime; mais le père n'estime que ceux de son état, les mariniers. Pourquoi faut-il que tu sois terrien?

Le faucheur s'insurgea.

— Pourquoi? ne le sais-tu pas?... La mère est infirme, elle n'a que moi; qui la soignerait pendant mes voyages? Courtes sont les descentes, mais longues les remontées; ton père reste souvent des semaines sans paraître au logis. Un terrien, d'ailleurs, vaut bien un marinier; quel pain mangerait le patron Marnas sans nous les laboureurs?

Perrine se rapprocha, posa les mains sur les épaules du gars.

— Oui, Claude, tu es un brave cœur, un bon fils et je serais heureuse de t'avoir pour homme. Mais le père est maître à la maison comme il est patron sur son bateau. Adresse-toi à lui, tâche de le convaincre et surtout hâte-toi; car, tu as raison, il a trop d'amitié pour le nouvel hôte, il pourrait avoir sur lui des intentions... Alors, malheur à nous s'il est décidé... Il ne cède jamais et ne revient pas sur une chose résolue, le patron Marnas...

— Ah! si tu m'aimais! s'écria Claude.

— Jamais! entends-tu, je n'irai contre la volonté du père.

— Ah! tu ne m'aimes pas, gémit Claude découragé, tu ne nous défends pas devant lui.

— Es-tu plus courageux que moi, toi qui es un homme et qui n'oses l'affronter?...

Le sang chauffa les pommettes du gars; il se redressa, hardi, révolté.

— Tu dis vrai; j'irai demain, je parlerai.

II

Saint-Pierre-de-Bœuf s'éveilla aux gais carillons de sa cloche, dont le branle célébrait la fête votive du pays, la *vogue*, disent les populations riveraines du Rhône.

Sur la berge, deux grands oriflammes, l'un rouge, l'autre bleu, représentant les deux camps rivaux, claquaient belliqueusement aux brises, éveillaient déjà le

palpitant intérêt des joutes, le grand attrait des fêtes riveraines.

Et ce jour-là, les joutes s'annonçaient passionnantes. Les mariniers de Bœuf avaient provoqué leurs célèbres rivaux de Condrieu, renforcés de joueurs fameux sur le Rhône, de Lyon à Vienne. Parmi ces derniers était l'hôte du patron Marnas, Pétrus Vallat le Givordin.

Le dernier appel de la messe tintait au clocher, quand Claude Rollin, sanglé dans ses habits de fête, traversa la place, et franchit fermement le seuil du patron Marnas.

Le marinier dévisagea l'arrivant; l'aspect de sa tenue cérémonieuse lui plissa les lèvres d'un narquois sourire.

Il dit :

— C'est toi, paysan? Te voilà faraud de bonne heure, et qui me vaut la visite? Homme d'eau et homme de terre ne frayent guère ensemble les jours de fête.

Froissé par ce railleur accueil, Claude Rollin surmonta son dépit et d'un effort se déclara :

— Maître Marnas, la Perrine et moi nous sommes d'accord; il ne nous faut plus que votre bonne volonté.

Le patron eut un sifflement moqueur.

— Ouais! mon gars, tu n'est pas dégouté! Le malheur est que la fille du patron Marnas n'a pas été faite pour un terrien; je n'ai pas de garçon; l'enfant me donnera un gendre de mon état, un franc marinier dont la marmaille continuera le bon renom de la famille et le maintiendra sur le Rhône.

— Mais...

— Suffit! n'insiste pas, paysan. La Perrine n'est pas en peine d'épouseux. Je lui en ai choisi un, moi, un gars solide, hardi sur l'eau de la bonne race de Givors; c'est Pétrus Vallat que tu apprendras à connaître aux joutes de ce jour. Si tu avais été des nôtres, tu aurais pu lui disputer le prix et prétendre à ma fille...

Claude voulut répondre; Marnas lui prit le bras, le poussa vers le seuil. Une fois l'important sorti, il recula et boucla l'huis.

Atterré par la rudesse du marinier, tête basse, le cerveau bourdonnant, l'amoureux déconfit se trouva dans la rue... Ses pas inconscients le menèrent au logis, au seul endroit où l'attendait un sûr amour.

A sa rentrée la mère Rollin contempla son garçon.

— Tu as de la peine, mon fieù, dit-elle avec un accent d'apitoyée tendresse.

Claude ne pouvait répondre, le cœur trop gros; il tenta de secouer la tête, mais sa douleur le terrassa. Il s'abattit sur les genoux et la face enfouie dans les jupes de l'infirmes, il sanglota.

— Maman!..

Elle se taisait, la mère; elle avait pénétré l'espoir de son enfant et devinait son mal; mais ses mains caressantes erraient sur le front de Claude pour en calmer les fièvres et panser la plaie ouverte par l'arrachement de son rêve.

— Va, dit-elle, nous te trouverons une autre promesse, aussi belle, moins fière, et qui te fera heureux.

Claude releva la tête, sécha ses larmes.

— Non, non, déclara-t-il. C'est fini! je ne souffre plus; je ne veux plus aimer que toi.

Il enveloppa des bras la vieille maman et dans un désespéré baiser:

— Tu es pour moi toutes les femmes!

III

Une rumeur houla sur la foule massée au bord de la lône et qui trébuchait d'impatience :

— Les voilà!... les voilà!...

Précédées par la fanfare locale, les deux équipes s'avançaient, par politesse celle du pays avait cédé le pas aux étrangers et marchait à leur suite. Tous en pantalons de cou-til, le bonnet de police orné d'un gland d'or, ils ne se diffé- rençiaient que par la rayure des tricots, rouge pour les invités, bleue pour les champions locaux. Ces couleurs se reproduisaient sur les pagaies, courts et larges avirons en forme de bèches et que martialement les mariniers tenaient au poing.

Des applaudissements les accueillirent. La foule faisait son divertissement favori.

Chaque équipe prit possession de son *barquat*. Sur une plate-forme édiflée à l'arrière, la *siaupe*, se campèrent les deux premiers jouteurs.

Ces derniers se cuirassèrent de la *targe*, plastron de bois destiné à recevoir le choc, et s'armèrent de la lance.

Le tambour roula.

Les deux barques gagnèrent du champ après s'être croi- sées et les deux rivaux échangèrent le salut des lances. Aux extrémités de la lice, délimitée par deux bouées, elles virèrent, s'établirent face à face.

Au commandement des capitaines, d'un seul jet les pa- gaies surgirent à bout de bras, en un double éclair bleu et rouge, puis ensemble retombèrent, fendirent l'eau, et les deux barques s'ébranlèrent, pilotées de façon à se raser bord à bord.

Le tambour brusquement battit la charge. Les rameurs accentuèrent leur effort.

Les barquots allaient se croiser; la nage cessa, les hom- mes se courbèrent; au-dessus d'eux s'abaissèrent les lances; un double choc sonna sur le bois des boucliers, suspendit un instant l'élan des barques; soudain le rouge oscilla, vida la *siaupe* et troua l'eau dans un éclaboussement.

La population tonna en bravos; la première passe était à l'honneur de Saint-Pierre-de-Bœuf.

Et comme ruisselant, le rouge regagnait son barquat à la nage, railleur éclata le chant des joutes :

Jean ne s'est pas bien tenu,

Il est tomba dans l'aigue;

Jean, Jean, tiens-te bien,

Tu vas chaire à plat de reins.

Jean ne s'est pas bien tenu,

A plat de reins il a chu.

Les passes continuèrent, avec alternatives diverses, de beaux coups furent échangés de part et d'autre; cepen- dant, l'avantage se dessinait franchement au profit des bleus. Saint-Pierre-de-Bœuf triomphait de Condrieu, de tout le Rhône.

Mais sur la *siaupe* parut Petrus Vallat.

Bien campé, les muscles puissants, il se fendit avec ai- sance et chacun reconnut en lui un rude jouteur. Avec lui changea la fortune; cinq fois victorieuse, sa lance cul- buta l'adversaire.

Georges DE LYS

(A suivre.)

UNE RUE DE VENISE



RIO O CANALE DI SANTA-MARIA A VENISE — Gravure de PUYPLAT